

CHAPITRE 21 : DINER EN VILLE

La ménagerie avait été installée dans le jardin d'Été; c'était un vaste enclos de fer forgé, dont les arabesques serrées prenaient les animaux au piège d'une demeure de verdure où l'illusion de la liberté était presque parfaite. Des papillons rouges s'y étaient développés, et voletaient en nuées changeantes, parmi des chafouins gras et vifs, plus nombreux à chaque lune, organisés en des bandes sociales d'une complexité surprenante. Et puis, contre les troncs des arbres, alignés sur les courbes des grilles et sur les couleurs environnantes, comme ces figures cachées à l'intérieur d'autres images, les reptiles survivaient ici, silencieux et patients. Leurs oeufs, comme des trésors inestimables, faisaient l'objet de recherches fouillées de la part des mammifères, qui les consommaient goulument, dans des brisures de coquilles et des viscosités obscènes - et les grands serpents, de leur côté, répandaient au milieu des chafouins une mort violente et précoce, à chaque fois que la faim les faisait sortir de leur léthargie. Cette lutte entre les reptiles et les mammifères durait depuis plusieurs années, et tournait sans doute à l'avantage numérique des chafouins. Cependant, les reptiles, dont la longévité était bien supérieure, grandissaient en force et en puissance, et, malgré le massacre des oeufs, pondus en très grand nombre, des petits serpents, des petits iguanes, des lézards de toutes tailles continuaient à naître et à grandir à l'ombre de leurs mères effrayantes et immobiles. Ils paraissaient totalement insensibles aux épidémies qui décimèrent les chafouins à plusieurs reprises.

Aelenor aimait à considérer cette ménagerie comme une analogie d'Albâtre, et se sentait rassurée de voir que les deux espèces coexistaient malgré tout. D'autres animaux, bien sûr, vivaient parmi eux, des oiseaux, des insectes, des batraciens et des carpes argentines dans les nombreux bassins. Et elle espérait aujourd'hui ajouter à ce fragile système vivant son plus bel apanage : le couple d'oiseaux-légende que lui avaient offert ces marchands Kharyssiens. Ils étaient venus la trouver au beau milieu du forum, afin de lui faire don de cette cage somptueuse, occultée d'un velours vert damassé. Lorsqu'elle l'avait soulevé, un murmure admiratif s'était élevé dans l'assistance, tandis que tous les yeux étaient rivés sur les lumières vives provenant des oiseaux ébouriffés, aveuglés et tremblants.

- Nous offrons ce présent à la gouvernante d'Albâtre, avait dit l'homme, dans l'espoir qu'elle nous accordera la grâce d'un logement au coeur de la Haute Ville.

Aelenor, à regret, avait quitté des yeux les deux oiseaux.

- La Cité d'Albâtre est extrêmement honorée de recevoir ce présent royal, avait-elle dit. Cela faisait une quinzaine d'années que les oiseaux-légende avaient déserté nos murs, et leur beauté insigne nous manquait. Cependant, je ne puis accepter aucun présent en mon nom propre, et ne puis vous accorder aucune faveur personnelle. Votre don à la Cité vous vaut notre gratitude, mais n'espérez pas en obtenir un quelconque avantage matériel...

Les marchands s'étaient renfrognés et avaient regardé la cage d'un air hésitant.

- Je vous sens dépités, comme si vous aviez fait un mauvais placement... Voudriez-vous reprendre votre cadeau ? avait demandé Aelenor, avec une pointe d'ironie qui avait fait rire son assemblée.

Les marchands, à qui il restait un peu de dignité, avaient protesté énergiquement, et s'en étaient retournés bredouilles, payés de mots vagues et de remerciements inutiles. Aelenor avait alors songé à garder ces oiseaux auprès d'elle, comme jadis Ruben sur sa terrasse. Mais ces temps de jouissance solitaire étaient révolus. Aussi était-elle venue, dès qu'elle en avait eu l'occasion, au coeur du Jardin d'Été. Elle avait gravi les escaliers en colimaçon qui permettaient d'atteindre la cime de certains arbres, et avait déposé la cage dans le creux d'un chêne. Puis elle avait ouvert la porte de la cage, et attendu. Les oiseaux-légende, prudents, n'étaient pas sortis tout de suite, puis le mâle, dans un poudroiement rouge, prit son envol, et elle put voir dans l'air autour d'elle une traînée de lumière qu'elle n'avait pas vue depuis des années. Des chafouins curieux, attirés par tout ce qui brillait, s'approchèrent. Mais la femelle, qui gonfla son plumage pour se défendre, devint tout à coup brillante comme une flamme, et les chafouins reculèrent, intimidés.

Aelenor, satisfaite, redescendit l'escalier, et sortit rêveusement de la ménagerie. Cette petite pause lui avait semblé bienvenue dans cette journée où les problèmes s'étaient accumulés... Les migrants arrivaient de plus en plus nombreux, et il avait fallu organiser un agrandissement provisoire des structures d'accueil et de quarantaine. Les cuisines du palais de l'abondance avaient dû fonctionner à temps plein pour pourvoir à la nourriture de tous; et des citoyens chargés

de l'intendance l'alertaient déjà sur des problèmes de pénurie de vêtements, de bois de chauffage, de logements salubres... Les nouveaux-venus ne maîtrisaient pas l'Esprit, et les quartiers de l'ancienne Ville-Basse qui avaient été désertés grouillaient de chafouins sauvages. Quant aux migrants qui sortaient de quarantaine, ils adoptaient parfois des comportements troublants, ou formulaient des exigences qui paraissaient exorbitantes, comme d'avoir accès à un temple ou à un point d'eau pour prier. La nourriture d'Albâtre les rendait souvent malades - et on en attrapa plus d'un en train de pêcher illégalement des carpes argentines dans les bassins ornementaux. Chaque problème était porté au forum, chaque problème trouvait sa solution dans un surcroît de travail à ajouter aux tâches collectives... Fallait-il y faire participer les migrants, déjà épuisés et désorientés? Fallait-il leur offrir une hospitalité sans contrepartie? Combien de temps, de générations peut-être, allaient-ils rester ici ?

Il lui semblait, à nouveau, qu'il lui manquait une vision, et elle sentit le besoin de discuter de tout ceci avec Keller. Il ne fallait pas bricoler cette arrivée massive, il ne fallait pas traiter les problèmes au cas par cas. Il fallait une vision, une politique générale d'accueil - qui pour le moment lui échappait. Tout en saluant mécaniquement les dizaines de citoyens qui croisèrent son passage, elle se dirigea vers leur maison du haut de la Ville. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle n'avait pas emprunté ce chemin - et elle s'en voulut de se laisser à ce point accaparer par la Cité. Au bord de son esprit, il y avait une réalité qu'elle refusait de voir en face, et dont elle se détournait systématiquement par un effort presque conscient : elle ne faisait plus vraiment partie de sa propre famille. Elle aperçut Keller, à l'ombre du citronnier, dans la cour intérieure, en train de lire. Il ne l'avait pas entendue.

- Keller? dit-elle doucement.

Sa première réaction - la réaction spontanée, que lui arrachait son sentiment pour elle, et dont elle perçut intimement l'authenticité - fut la joie de la voir. Mais ses traits se crispèrent presque instantanément.

- Es-tu content de me voir, ou gêné et embarrassé?demanda-t-elle un peu brusquement.

- Les deux, dit-il.

Aelenor soupira et décida de ne pas tenir compte de ce qu'il lui disait.

- J'ai besoin de mon conseiller spécial, dit-elle plus doucement. Il y a tant de problèmes à résoudre avec les kharyssiens, que je me noie dans les détails. J'ai perdu ma hauteur de vue.
- Toi ? sourit Keller. Nous sommes perdus !

Elle sourit aussi.

- Sérieusement. Est-ce que tu as un moment ?

Keller semblait sincèrement au supplice.

- Non, dit-il. J'attends des convives pour le dîner.

Aelenor fronça les sourcils.

- Ne puis-je pas rester ? Nous parlerons après.

Keller ne pouvait pas répondre aussi vite qu'il l'eût fallu - il attendait Artus et Nox, et le révérend Cristome, qu'il devait présenter comme l'un de ses hôtes à Port-Kharys. Or, Aelenor le reconnaîtrait probablement, puisqu'elle l'avait aperçu en quarantaine. Il avait déjà eu le plus grand mal à convaincre Daïla d'aller manger chez Soleya, sans lui, afin qu'elle ne demande pas pourquoi son père mentait à ses frères... La situation lui paraissait presque intenable, et il ne voyait pas quoi dire, pas quoi répondre à la simple question qu'Aelenor lui posait.

- Je vois, dit Aelenor avec tristesse.

Il ouvrit la bouche pour protester, mais Daphnaé fit irruption dans la maison, essoufflée. Elle salua Aelenor et interrogea Keller d'une manière si cavalière qu'Aelenor perçut immédiatement un secret entre eux deux.

- Nox est-il arrivé ?

- Non, dit Keller.

- Voici ce que j'ai trouvé dans la poche de ma toge, ne m'en demandez pas davantage.

Elle glissa dans les doigts de Keller un vélin roulé très serré, et s'assit sans demander la permission, dans l'un des fauteuils de pierre qui ornaient la cour.

- Le dîner tient toujours? demanda-t-elle tout en reprenant son souffle.

- Oui, dit Keller, au comble de l'embarras, en regardant Aelenor à la dérobée.

Aelenor, très droite, dévisageait l'homme qu'elle connaissait par coeur, et lut dans toute son attitude une pointe de désir. Non pas pour elle, mais pour l'autre. Son intuition ne la trompait pas.

Elle fit appel à sa pierre frontale pour dominer l'émotion qui prenait forme en elle - et sa lumière assez vive attira en même temps l'attention de Keller et de Daphnaé.

- Je t'expliquerai, tenta Keller.

Aelenor avait l'impression d'avoir perdu l'usage de la parole, et elle ne réussit qu'à esquisser un salut protocolaire avant de disparaître. Keller lui courut après, l'appela, mais elle marchait vite. Il venait de lui refuser son soutien et sa porte, il venait de la mettre dehors à un dîner où il recevait Daphnaé, il venait d'éprouver ce stupide désir automatique qui le prenait à chaque fois qu'il voyait cette maudite femme, et il n'avait rien - pas l'ombre d'une explication à fournir à Aelenor.

- Keller, ce n'est guère le moment d'être sentimental, croyez-moi, dit Daphnaé derrière lui.

Regardez donc ce vélin, et cessez de vous tourmenter pour une histoire déjà finie.

Keller revint à lui, et fit appel à l'Esprit.

- C'est une manie, chez vous, de faire briller vos pierres frontales à tout bout de champ, observa l'actrice, dont toute trace d'agitation avait disparu.

Keller ne l'écouta pas et lut avec avidité le contenu du vélin.

« Contrainte. Arrivée membre Guilde de l'Ombre. Reste Guilde sous montagne, arrivée imminente parmi migrants, cérémonie prévue, entrée souterrain caserne palais gouvernance. Rendez-vous caserne demi-lune. Répétition rituel. »

Il le relut, deux ou trois fois, puis fit appel à l'Esprit pour l'apprendre par coeur, et alluma une vasque à feu, dans laquelle il jeta le vélin.

- Vous avez raison, Keller, la nuit commence à tomber, dit Daphnaé. Il est toujours plus prudent de s'éclairer, la nuit.

- Merci, souffla Keller.

- Mais de quoi?demanda Daphnaé.

@@@

La salle principale de la maison de Keller, de dimensions modestes, était ouverte sur le patio et sur la véranda. On sentait, à travers le fumet des plats, le parfum des fleurs, et la lumière blanche de

la lune se mêlait à celle, dorée, des vasques. Il n'y avait pas de lieu plus calme et plus retiré - la grâce de l'architecture en faisait tout le prix.

- La qualité de la gastronomie a beaucoup baissé depuis l'époque de la Haute Ville, lança Daphnaé pour engager une conversation. Je me souviens de dîners fins, où les yeux, les narines et le palais étaient si sollicités qu'on ne pouvait rien faire d'autre que de manger.
- La démocratie que vous prétendez maintenir aboutit nécessairement à une forme de dégénérescence, répondit Cristome sur le même ton.
- Cela dépend de quel point de vue l'on se place, poursuivit Daphnaé. La Basse-Citoyenne que j'étais a plutôt gagné au change.
- Dans quels domaines voyez-vous une dégénérescence ? demanda Keller.
- Eh bien, dans presque tous les domaines. La musique que j'entends jouer dans les rues, la poésie que je lis sur les vélins qui circulent, l'architecture même des nouveaux quartiers... Je suis sûr que même l'utilisation de l'Esprit a perdu de sa finesse et de sa puissance.
- Cela est certain, intervint Nox.
- Que veux-tu dire ? demanda Artus.
- Mais, simplement que par rapport aux récits de la Haute Ville, l'Esprit est devenu plus utilitaire. Il était considéré comme une forme d'art en Haute-Ville. On maniait le Verbe aussi pour sa beauté.
- C'est fascinant, dit Cristome. Vous semblez avoir une excellente connaissance de l'Histoire, pour un jeune homme de votre âge, ajouta-t-il à l'intention de Nox.
- Je m'intéresse à beaucoup de choses.

Mon utilisation de l'Esprit vous paraît-elle dégénérée ?

Cristome sursauta. Il venait d'entendre une voix dans sa tête - non, pas « d'entendre une voix », mais de « recevoir un message », qui n'était pas visuel, ni auditif, mais purement mental. Il croisa le regard d'Artus, qui souriait.

- Vous reprendrez bien un peu de sauce de jasmin, Monsieur ?
- Volontiers, bredouilla Cristome.

- Je ne suis pas du tout d'accord avec vous deux, reprit Keller. Une civilisation ne peut être décadente que lorsque sa caste dominante fait du luxe et du plaisir l'unique souci de son existence.
- Et pourtant, réfléchissez... Les plus belles constructions humaines ne sont-elles pas le fruit de sociétés archaïques, hiérarchisées, où la richesse était mal distribuée ?
- Cela est peut être vrai par le passé, mais cela n'invalide pas l'avenir. Je crois qu'il est possible de fonder une société juste et tournée vers la beauté tout à la fois.
- On croirait entendre notre mère ! siffla Nox.
- Dans les Cités Portuaires, nous avons fait le choix d'une société inégalitaire, car elle nous semble la plus productive.

Mon père m'a transmis des informations de la plus haute importance.

Cristome commençait à s'habituer à cette forme de communication, et essaya de s'y livrer à son tour.

Quelles sont-elles ?

Continuez la conversation.

- C'est proprement grâce au travail des classes laborieuses que les lettrés peuvent s'affranchir des contingences matérielles. Et c'est cette disponibilité, voyez-vous, qui permet de réaliser au mieux notre part d'humanité. *Quelles sont les informations ?*
- Je trouve vos propos révoltants, dit Artus. L'humanité n'est pas une chose que l'on confisque à certains pour en jouir entre soi. *Un membre de la Guilde de l'Ombre est arrivé récemment et est entré en contact avec mon frère.*
- Dans votre système, chacun doit participer aux travaux collectifs : vous avez détruit la caste des oisifs - et, par là, de manière mécanique, vous avez porté un coup à toutes les oeuvres de l'esprit. *L'avez-vous identifié ?*
- C'est un postulat que je n'accepte pas. *Non, mais le reste de la Guilde doit se mêler aux migrants et investir Albâtre.*
- Qu'en pensez-vous, Nox ? demanda Cristome.

- Je ne partage pas l'idéalisme absolu de mes parents et de mon frère. Je suis enclin à penser que les oeuvres de l'esprit, en effet, nécessitent une parfaite liberté. Notre société est extrêmement contraignante, et n'est donc pas propice aux plus hautes aspirations humaines.

Donnez-lui la réplique.

- Il faut venir vivre à Port-Kharys, jeune homme, vous y seriez à votre place !

Il a été question d'un rituel à répéter. Un rendez-vous a été donné dans une demi-lune. Continuez à parler.

- Les prêtres, par exemple, sont totalement déchargés de toute forme de travail. Les citoyens leur versent une taxe substantielle, qui les met à l'abri de toute nécessité. Ce qu'ils produisent n'est donc jamais directement utile. *Savez-vous en quel lieu ?*
- Mais le citoyen d'Albâtre, lorsqu'il a fini ses devoirs citoyens, est tout aussi libre que vos prêtres, protesta Artus. *Nous avons des indications, mais il me faut faire plus de recherches.*
- En tout cas, Keller, vous pouvez être fier de vos fils, ils sont des jeunes gens réfléchis et intelligents.
- J'en suis fier, dit Keller en souriant.

L'échange muet entre Artus et Cristome ne lui avait pas échappé.

- As-tu fini ? demanda-t-il à Artus.
- J'ai fini. Je crois que j'ai pris tout ce que ce dîner avait à m'apporter, répondit-il en souriant. Et je vais vous laisser pour rejoindre Grettel.

Tout le monde se leva, et il partit.

- Ainsi donc, vous êtes un marchand ?demanda Nox.
- Oui.
- Vous me paraissez bien lettré pour quelqu'un qui n'est pas délivré des contingences matérielles... Et, n'était votre assurance, je jurerais que vous faites plutôt partie d'une caste oisive.
- Eh bien... Disons que je fais partie d'une famille de marchands, et que je vis de mes rentes. Je récolte les fruits du travail de mes ancêtres.
- Ainsi, je ne m'étais pas trompé. Et quel est votre passe-temps ? Votre loisir ?

- La lecture, mon ami. Je suis terriblement curieux de la Bibliothèque d'Albâtre.
- La lecture sur vélin vous paraîtra probablement difficile, remarqua Nox.

Cristome allait se récrier. Les prêtres de Porphyre utilisaient en effet le vélin, contrairement à la plèbe des deux cités, qui attachait les feuillets par le côté.

- Je ne désespère pas de surmonter ce petit souci technique...
- Vous parlez une langue noble presque parfaite. Est-ce là courant pour l'éducation d'un marchand ?

La conversation tournait à l'inquisition, et Keller, mal à l'aise, intervint.

- Nox, tu dépasses les bornes de la politesse.

Nox coula sur son père un regard méprisant.

- Je pense connaître les règles de la politesse de manière beaucoup plus approfondie que toi, Père. Et je n'y déroge jamais involontairement.

Cristome, le visage fermé, se leva.

- Enfin, Monsieur, n'écoutez pas Nox, il s'amuse, dit Daphnaé.
- Je n'en doute pas, dit Cristome, mais je suis fatigué, et je suis logé tout en bas de la Ville.
- Voulez-vous que je vous raccompagne ? demanda Nox avec un excès de politesse.
- Non, je vous remercie. Keller, ce fut un plaisir.
- Je vous devais bien cela, dit Keller.

Un bref salut fut échangé, et Keller se retrouva seul avec Nox et Daphnaé.

- Qu'as-tu contre cet homme ? demanda Keller innocemment.
- C'est un menteur, dit Nox.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Daphnaé avait paru peser le pour et le contre, et se jeta dans la conversation.

- Je suis entièrement d'accord avec Nox. Il a une manière étrange de parler, avec des silences entre chaque phrase, comme s'il réfléchissait à ce qu'il allait dire. Cela ne m'inspire pas la moindre confiance. J'ai même essayé de le sonder par l'Esprit, mais j'ai eu l'impression qu'il me repoussait. Veux-tu que nous le suivions, Nox ?
- Ce serait amusant. Mais j'ai d'autres projets.

Keller entreprit de débarrasser la table, et Nox abandonna le sujet.

- Je ne serai pas très disponible ces prochains jours, annonça-t-il à son père en prenant ses affaires pour un départ imminent.
- Que fais-tu ?
- Rien qui te regarde.

Keller et Nox s'affrontèrent du regard. Keller éprouvait une terreur secrète, mais il avait l'habitude de feindre les réactions d'un père de famille excédé.

- Je ne vois pas ce qui t'oblige à prendre ce ton, dit-il sèchement. Ne restes-tu pas pour voir ta soeur ? Cela fait des jours qu'elle se languit de toi.
- Je la verrai un autre jour.

Keller fit une moue dubitative, et termina son rangement, tandis que Nox et Daphnaé se préparaient à partir. Keller admira, une fois de plus, sa complice. Elle jouait un jeu parfait, d'une justesse irréprochable. Quand elle était avec Nox, elle semblait si naturelle que Keller en arrivait parfois à douter qu'elle fût réellement son agent auprès de lui.

- Je me sens de mauvaise humeur après ce dîner mortellement ennuyeux, dit-elle à Nox d'une voix lasse. La prochaine fois, je te prierai de ne pas me convier à tes pensums.
- Tu m'ôtes les phrases de la bouche, ma chère. Voilà exactement ce que j'allais dire à mon père.
- Ca va, ça va, j'ai compris, grommela Keller. Pendant combien de temps seras-tu très occupé ?

Nox se retourna vers lui et le regarda bien en face.

- Une demi-lune.

Keller accusa le coup intérieurement mais hocha la tête.

- Une demi-lune, fort bien. Je recommanderai à Daïla d'être patiente.

Nox fit un salut rapide et cavalier, et Daphnaé coula un unique regard à Keller. Il lui sembla qu'elle puisait dans leur entente muette, dans le désir et l'admiration de ce spectateur unique qui prenait seul la mesure de son talent, la force de continuer une comédie qui mettait de plus en plus nettement sa vie en danger.

Quand ils furent partis, Keller s'assit un moment dans la pénombre, tous feux éteints, pour attendre Daïla. Le temps, qui coulait par moments large et tranquille, venait de se resserrer en un

rapide vertigineux. La demi-lune qui arrivait était un torrent, une chute dans laquelle tout ce qu'il aimait risquait de se fracasser. Ses fils, sa femme, sa cité. Il essaya pour la première fois de penser au déroulement concret des opérations - il faudrait qu'ils repèrent et qu'ils suivent les Frères Sombres, qu'ils filent Nox par l'intermédiaire de Daphnaé, qu'ils assistent sans se faire repérer à la cérémonie. Toute la difficulté était là - il faudrait la laisser arriver jusqu'à son terme, et n'intervenir qu'à la toute fin, au moment précis où l'incarnation serait définitive. C'était une mission-suicide - comment Artus, Cristome et lui-même pouvaient-ils suffire à tuer Sonar et à circonvenir toute l'assemblée des Frères Sombres ? Tuer Sonar - tuer Nox, tuer le corps de son propre fils - était déjà assez difficile. Mais Keller commençait à comprendre qu'il n'y aurait probablement pas d'autre suite possible qu'un combat spirituel très inégal entre la Guilde de l'Ombre et eux-mêmes. Lui-même allait mourir - cela le laissait étrangement froid pour le moment. Mais Artus allait mourir aussi. Et cette idée l'emplissait de révolte. Ils allaient mourir - et puis Aelenor sauverait la Cité. La Guilde de l'Ombre, décapitée, serait circonvenue par la Cité tout entière. Il y aurait un avenir pour Albâtre.

N'y avait-il pas d'autre moyen ? Si on mettait Aelenor dans la confiance, si une armée se tenait prête à intervenir à un signal donné, ne pourrait-on pas gagner la bataille et sauver Artus ? L'idée de perdre Nox avait fait son chemin dans la tête de Keller, mais Artus...

Keller en était là de ses tristes réflexions lorsqu'il fut rappelé à l'instant présent par le pas sautillant de Daïla.

- Ils sont déjà partis ? demanda-t-elle d'un air déçu. Même Nox ?
- Oui, je suis désolé. Je lui ai demandé de t'attendre un peu, mais il était occupé...
- Occupé avec cette vieille femme ! Pourquoi l'as-tu invitée, d'abord ? Et pourquoi m'as-tu forcée à aller chez Marvane et Soleya ? Si tu ne m'avais pas chassée, j'aurais au moins pu le voir !
- N'as-tu pas passé une bonne soirée ?
- Si, admit Daïla en se radoucissant.
- Comment va Soleya ? Sa grossesse se passe bien ?

- Oui, je suppose. Ils ne parlent que de la vie qu'ils mèneront à la Cité-Monastère. Tu sais qu'ils sont très prosélytes - ils font du porte à porte pour expliquer leur projet de cité, et visiblement ils rencontrent un certain succès... Même parmi des kharyssiens, paraît-il.

- Et quelle vie vont-ils mener, là bas ?

Keller s'efforça de chasser de son esprit les images de ruine et de flammes qui restaient accrochées, indélébiles, à l'idée de ce lieu.

Les yeux de Daïla s'agrandirent un peu dans la pénombre, et elle s'assit en face de son père, à la place où Daphnaé s'était laissée tomber tout à l'heure.

- Ils veulent restaurer l'ancienne philosophie spiritualiste, et faire vivre à nouveau une communauté unie, basée sur le partage et la communion avec la nature.

- Je suppose qu'ils ont beaucoup parlé d'Ireyn ?

- Oui. Ses Dits essentiels formeraient la base de ce nouveau spiritualisme. Ainsi que tout ce qui a été transmis par l'ancêtre Naïma.

Keller, dans le noir, laissait plus facilement errer ses souvenirs et ses associations d'idées étaient plus libres. Il revoyait maintenant nettement les visages de Naïma et d'Ireyn, celui d'avant leur retour à Albâtre, tandis qu'ils vivaient hors du monde dans cette forêt retirée.

- C'est drôle, dit-il. Ireyn était une jeune fille très douce, je n'aurais jamais cru qu'elle deviendrait si grave.

- Est-ce qu'elle était plus douce qu'Aelenor? demanda Daïla.

Keller superposa à l'image d'Ireyn celle, chargée d'une émotion beaucoup plus actuelle, de la jeune Aelenor, indomptable et volcanique, qui portait le fer rouge de sa révolte, fièrement, sur son visage. Il éclata d'un petit rire tendre.

- Elle était beaucoup plus douce qu'Aelenor, cela est certain! dit-il.

Daïla parut contente, et ils restèrent un moment silencieux.

- Pourquoi vous êtes-vous séparés? demanda la fillette au bout d'un moment.

Keller souffrit de cette expression, et faillit répondre « Nous ne sommes pas séparés ». Pourtant, comment appeler la situation qui faisait qu'ils n'habitaient, ne parlaient, ne dormaient plus ensemble?

- C'est l'Histoire qui nous sépare.
- Ou son goût du pouvoir.
- Tu peux le dire comme tu veux, même si tu ne lui rends pas justice.

Daïla parut à nouveau satisfaite de cette petite victoire.

- Je trouve que le mode de vie qu'elle nous impose est ennuyeux... Tu sais, beaucoup de gens commencent à se plaindre.
- Qui donc ?
- Des gens. Marvane, Soleya, Tybert, Félys...
- Que dit Tybert ?
- Que le consensus est une forme de décision lente et lourde, que c'est comme avancer sur le dos d'un pachyderme. Que le chef doit s'assumer comme chef.
- L'imbécile, dit Keller laconiquement.

Daïla, piquée, se récria.

- Mais il n'est pas le seul. Nox est d'accord avec lui, et beaucoup d'autres jeunes.
- Et toi, Daïla ? Que penses-tu ?

Daïla haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Je voudrais un peu de changement. Aelenor est comme une montagne qui bouche notre paysage.

Keller avait un rictus triste, que sa fille ne pouvait voir dans l'obscurité.

- Peux-tu me verser un peu de vin de rose, s'il te plaît?
- Tu ne peux pas le faire toi-même?
- Si. Mais je te demande un service.

Daïla s'exécuta de mauvaise grâce, et Keller comprit que leur petit moment d'intimité avait pris fin.

La fillette partit se coucher en le saluant du bout des lèvres, et Keller porta le vin à ses lèvres sans presque remarquer son départ. « Une montagne qui bouche notre paysage », avait dit la cruelle petite bouche de Daïla. Mais lui, Keller, avait vu Aelenor vaciller tout à l'heure, supplier pour un conseil, pour un dîner en famille, et céder la place sans souffler mot. L'envie de courir à elle et de tout lui expliquer le reprit, plus forte que jamais. Et, dans les vapeurs libératrices de l'alcool, il

comprit soudain pourquoi cette envie était si forte. Parce qu'il y avait au fond de lui un espoir informulé depuis douze ans : l'espoir qu'elle détenait le pouvoir de tout arranger, de tous les protéger, de les sauver. Lui aussi, comme tous les autres, la prenait pour une montagne. Mais il l'avait vue vaciller tout à l'heure. Et, face à la mort de ses propres enfants, il savait confusément qu'elle serait encore plus vulnérable, encore plus inefficace et démunie qu'il ne l'était lui-même. Exactement comme lors de cette nuit « fertile », où il avait fait la révolution tandis qu'elle devenait mère. Il avait échoué à la protéger, parce qu'il l'avait crue indestructible, et l'occasion lui était donnée aujourd'hui de se rattraper. Elle ne pouvait pas l'aider - c'était à lui de l'aider, cette fois, et il ne pouvait l'aider qu'en la tenant à l'écart.

Dans le morceau de ciel qu'il voyait depuis le patio, la lune, à-demi pleine, montrait son sourire blafard et indéchiffrable, et il se souvint que pour l'Eglise de Porphyre, le sourire de la Mère s'était incarné dans la lune. La Mère était-elle compatissante?

Ou ce sourire d'ossements était-il sinistrement ironique ?

